

L’Afrique noire en voix de femme: Le féminisme précurseur d’Aoua Kéita et Mariama Bâ

Black African Women’s Writing: Pioneering Feminism in Aoua Keita’s and Mariama Bâ’s novels

ÁNGELES SIRVENT RAMOS
Universidad de Alicante
ma.sirvent@ua.es

Abstract

Many female writers from sub-Saharan Africa have experienced a two-fold exclusion in their writing, due to the fact that they belong to a third-world country and for simply being women.

The autobiographical space of Aoua Keita’s writing reveals her political awareness as well as a conscious manifestation of the difficulties of actively writing about the social problems and sexuality of women of her generation.

In Mariama Bâ’s writing –where certain textual aspects will be highlighted–, as well as her associative militancy, what stands out is her commitment to feminism, the position of Muslim women in African countries and the silent suffering of so many women subjected to a strong patriarchal tradition. This reads as a reflection of the debate between tradition and modernity in women’s quest for freedom.

Both writers can be considered as two female pioneers who raised the benchmark and are precursors of promoting African Women in their struggle towards achieving their rights.

Resumen

Muchas escritoras del África subsahariana han dejado constancia en sus escritos de una doble exclusión, al pertenecer a un país del denominado tercer mundo, y por el solo hecho de ser mujer.

El espacio autobiográfico de Aoua Keita nos desvela la toma de conciencia política y las dificultades del compromiso, así como la problemática social y sexual de las mujeres de su generación.

En la escritura de Mariama Bâ –de la que resaltaremos determinados aspectos textuales–, así como en su militancia asociativa, se ponen de relieve su compromiso feminista, la condición de las mujeres musulmanas en los países africanos, el sufrimiento mudo de tantas mujeres sometidas a una fuerte tradición patriarcal. Asistimos, en definitiva, al enfrentamiento entre tradición y modernidad en el que se debaten en el desafío hacia su libertad. Dos pioneras que cuestionaron el orden establecido y que debemos recordar. Dos precursoras de la promoción de las mujeres africanas y de la adquisición de sus derechos, a través de su acción y de su escritura.

Key-words

Aoua Keita, Mariama Bâ, feminism, Black Africa, Muslim women

Palabras clave

Aoua Kéita, Mariama Bâ, féminisme, Afrique noire, femmes musulmanes.

Mon cœur est en fête
chaque fois qu'une femme
émerge de l'ombre
Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, 129.

Il faudra attendre les années soixante-dix¹ pour voir s'étaler dans le panorama littéraire de l'Afrique sub-saharienne une écriture de femme, de femme en tant que sujet de l'écriture; une écriture, en plus, qui relève de la préoccupation sur la condition de la femme africaine, de la femme en soi et de l'affirmation en tant que femme. La prise de parole des écrivaines se fait enfin visible en proie à leur émancipation, la formation et l'indépendance économique étant une prémisse incontournable pour de nouveaux horizons.

Comme toujours, il y a un livre pionnier essentiel dans ce processus: il s'agit dans ce cas-ci de *Femme d'Afrique* (1975) d'Aoua Kéita (née à Bamako. Soudan français, l'actuel Mali), sous-titré *La vie d'Aoua Kéita racontée par elle-même*. *Femme d'Afrique* devient ainsi non pas seulement le premier ouvrage de la littérature malinienne publié par une femme mais aussi la première vaste autobiographie, avec *De Tilène au Plateau. Une enfance dakaroise*, de

¹ Conséquence de la différente instruction reçue par les filles. Précédemment on pourrait citer tout de même deux textes du Cameroun: *Ngonda*, un court récit autobiographique de Marie-Claire Matip, en 1956, et *Rencontres essentielles*, le roman de Thérèse Kuoh-Moukoury, en 1969 (Herzberger, 2000: 407), sans oublier des écrits publiés par des normaliennes, tel un petit article anonyme mais attribué à une élève togolaise, Frida Lawson (Barthélemy, 2009: 838): "Je suis une Africaine... J'ai vingt ans", publié le 12 mars 1942 dans la presse coloniale *Dakar-Jeunesse* (Herzberger, 2000: 37) qui deviendrait ainsi, pour l'instant, la première écrivaine des lettres africaines et l'auteur du premier –encore que petit– récit autobiographique. Citer, encore, la nouvelle d'Annette Mbaye d'Erneville –journaliste et écrivaine dont nous parlerons plus tard– *La bague de cuivre et d'argent*, publiée en 1961 dans le magazine *Jeune Afrique*, avant sa publication en 1983 dans les Nouvelles Éditions Africaines.

Mariama Bâ, elle aussi, publiera en 1947 "Ma petite patrie" dans *Notes Africaines*, revue trimestrielle de l'IFAN (Institut français d'Afrique noire), dont nous nous attarderons aussi plus tard.

Herzberger-Fofana avait déjà fait remarquer dans son essai –remaniement de sa thèse en 1993– à quel point l'École Normale des filles encourageait la création littéraire (2000: 35ss). Alain Mabanckou met en valeur cet essai, qu'il considère "la Bible de la littérature féminine francophone", et rend hommage, tel que Jacqueline Nafissatou nous l'apprend, "au sérieux apporté à cette nouvelle contribution scientifique qui enrichit la recherche en genre" (Nafissatou, 2000: 7). Au moment où Herzberger-Fofana publie son essai, les livres d'Ormerod et Volet (1994) et celui de Cazenave (1996) sont déjà sortis.

Nous voulons souligner de même l'article pertinent et précurseur de Mohamadou Kane "Le féminisme français dans le roman africain de langue française" (1980), qui, même s'il ne fait pas allusion à des écrivaines –son étude s'arrête très tôt, en 1978– pose la présence de traits féministes à travers les personnages de certains romanciers antérieurs à cette année-là. L'essai publié par Madeleine Borgomano en 1989: *Voix et visages de femme dans les livres écrits par des femmes en Afrique francophone*, est toujours aussi intéressant. Elle y fixe déjà sa typologie de personnages féminins chez les écrivaines femmes.

la sénégalaise Nafissatou Diallo, parue la même année, d'une femme africaine d'expression française.

Tandis qu'aucune trace féministe ne se trouve dans l'œuvre de Nafissatou Diallo, qui invite le lecteur à l'univers magique de son enfance, ce qui est vraiment intéressant chez Kéïta, c'est que, étant donné que cet ouvrage constitue un point de départ de la création féminine et un premier témoignage autobiographique, elle ne nous présente pas, tel qu'on pourrait s'y attendre, comme Ormerod et Volet le signalent, la vie d'une femme enfermée dans un univers domestique, limitée par de fortes traditions ancestrales, mais le témoignage déjà d'une forte personnalité, d'une grande détermination –“j'avais confiance, écrira-t-elle dans *Femme d'Afrique*, en moi-même et dans l'avenir” (Kéïta, 1975: 27)–, d'une femme engagée, déjà à cette époque-là, syndicalement et politiquement (Ormerod & Volet, 1996: 426-7²).

Aoua Kéïta accordera dans son œuvre une place privilégiée à son “action militante”, aux aspects politiques par rapport aux aspects personnels; “l'autobiographie au sens strict faisant place à des ‘mémoires’ sur sa vie de femme politique et les résistances qu'elle encourait comme telle³” (Cazenave, 1996: 28 note 10). Il est vrai, comme Madeleine Borgomano le remarque, le silence que Kéïta réserve à sa vie sentimentale et intime. Pourtant les allusions à la polygamie, qu'elle-même a subies, sont présentes dans le livre, encore qu'elle ne s'y attarde pas. Diawara, son mari, médecin possédant une instruction, et non favorable à la polygamie, refusera tout d'abord de prendre une deuxième épouse malgré l'insistance de sa famille en apprenant qu'Aoua ne pouvait pas avoir d'enfants. La puissance de la belle-mère se manifeste, et après la lettre qu'elle écrit à son fils: “Je sais que tu tiens à Aoua. Mais si jamais ma mort te trouve dans l'union avec Aoua, tu seras malheureux pour le reste de ta vie. Je te maudirai même dans la tombe” (Kéïta, 1975: 77), il cèdera vite, “tellement il adorait sa mère et craignait ses malédictions [...]. N'ayant jamais perdu la tête devant une situation quelle qu'elle soit, j'ai continué mon travail” (Kéïta, 1975: 77).

L'œuvre est composée de huit chapitres de longueur inégale, portant sur l'éducation soudanaise traditionnelle; sur sa formation à l'École de Médecine de Dakar et son travail à la maternité de Gao; sur son baptême politique auprès du RDA (Rassemblement Démocratique Africain⁴); sur son retour à Gao et la lutte anticolonialiste du RDA dans cet espace géographique; sur sa mutation disciplinaire au Sénégal; sur ses activités professionnelles, syndicales et politiques à Nara; sur l'organisation et les actions du RDA après le frère Mamadou Konaté, et sur l'apprentissage de l'indépendance.

2 Ces auteurs citeront de même deux autres “autobiographies politiques” postérieures, celles d'Andrée Blouin et de Léonie Abo.

3 Elle suit, en ce sens, Madeleine Borgomano dans *Voix et Visages de femmes* (1989). Ce ne sera pourtant pas Kéïta que Cazenave étudiera dans son essai –étant donné que celui-ci se consacre uniquement aux romans–, mais Mariama Bâ; concrètement son deuxième roman: *Un chant écarlate* (1981), dont nous ne nous occuperons pas dans cet article, nous concentrant uniquement sur son roman précurseur *Une si longue lettre* (1979).

4 Ayant des ramifications dans les différentes colonies françaises de l'Afrique.

Quant aux aspects personnels, il faut mettre en relief les allusions au père, “polygame⁵ –dira-t-elle– comme beaucoup d’Africains de son temps” (Kéita, 1975: 16), mais en même temps progressiste. En effet, il encourage l’accès à l’instruction contre la mère, comme cela a été le cas pour Christine de Pizan ou Mme Roland, entre autres.

La mère représente l’ancrage de la tradition, la figure contre laquelle la femme –cette “jeune née” selon les mots de Cixous– doit se constituer. L’écriture féministe française des années soixante-dix l’a d’ailleurs bien montré.

Pour ma mère c’était un scandale d’envoyer une fille en classe [...] Ne pouvant manifester son mécontentement à mon père, toute sa colère retombait sur moi [...] Cela consistait à me priver de ses caresses et des petites gâteries [...]. Pendant toute la première année je fus très malheureuse. Ma mère me négligea. Elle gâtait mes sœurs outre mesure pour me faire de la peine [...] elle me renvoyait en ces termes: ‘Va-t’en t’occuper de tes papiers et crayons, c’est ce que tu donneras à manger à l’homme malheureux qui acceptera de te prendre’. Ma mère ne manquait aucune occasion pour me décourager (Kéita, 1975: 24-25).

Kéita fera allusion aussi aux contes et histoires que sa mère leur racontait habituellement, focalisés souvent sur l’importance d’obéir à leurs parents quant au choix du mari à épouser. C’est ainsi que l’histoire de Diadiaratou (Kéita, 1975: 16-20) devient un vrai récit dans le récit.

Si on connaît bien les méfaits de la colonisation, Aoua Kéita, de même que Mariama Bâ –comme nous le verrons par la suite–, vont toujours remercier l’effort que l’école française avait fait pour les jeunes filles. Kéita avait pu assister à “l’unique classe de la première école de filles de Bamako” (Kéita, 1975: 24). “Pendant ce bon vieux temps –rappellera-t-elle–, on employait tous les moyens pour faire aimer l’école aux filles [...] J’aimais beaucoup l’école” (Kéita, 1975: 25).

Après ces études, Aoua Kéita réussira à être la quatrième de toute l’Afrique occidentale française et la première du Soudan à entrer dans l’École de Médecine de Dakar, obtenant le diplôme de sage-femme en 1931, ce qui s’avère une prouesse en tant que femme, africaine, et à cette époque-là.

Devant le travail qu’elle allait accomplir par la suite –elle sera la première sage-femme à Gao–, les attitudes se révéleront de nouveau antagoniques dans la famille. Pendant que le père exprimera: “J’ai fait une aventurière, laissons-là aller jusqu’au bout, prions Dieu pour sa réussite” (Kéita, 1975: 28), elle écrira quant à la mère:

Cette femme si douce [...] était profondément traditionaliste. Pour elle la place d’une jeune fille, d’une future femme, était au foyer [...] Très humblement elle pria son époux de me donner en mariage le plus tôt possible, afin de mettre un frein à tout (Kéita, 1975: 28).

5 Appartenant à une génération antérieure, elle ne se fera pas de soucis à propos de la polygamie du père. La situation des coépouses sera posée encore dans le livre (Kéita, 1975: 275-276).

À travers ce travail dans un milieu rural qui n'avait compté avec aucune sage-femme, Kéita aura l'occasion de connaître de près –ce qui devient un document sociologique d'un grand intérêt– la vie du pays, les différentes ethnies, les conditions de vie difficiles, surtout pour les femmes, auxquelles elle permettra de connaître d'autres perspectives, et aussi, du point de vue personnel, elle aura l'occasion de vivre son indépendance. C'est déjà là, en partageant les précarités de la population, que sa prise de conscience politique se renforce, bien avant 1946, date où elle devient l'une des premières militantes du RDA (Rassemblement Démocratique Africain).

Quoique son travail de sage-femme justifie que Kéita puisse parler dans son œuvre de questions sexuelles, il est tout de même étonnant pour l'époque et le contexte socio-culturel, de trouver dans celle-ci des allusions à la ménopause (Kéita, 1975: 277) à l'initiation sexuelle, et même à la fréquence de la relation sexuelle (Kéita, 1975: 271), qui font preuve, chez Aoua Kéita, d'une femme d'une mentalité et d'une formation fort différente de celle des femmes de sa génération.

En réalité Aoua Kéita est non seulement la première femme africaine à écrire une autobiographie⁶, non pas seulement la première femme de Mali à publier, mais la pionnière dans bien des domaines.

Elle a été une femme combattante, première femme syndicaliste du Mali⁷, fortement engagée avec les mouvements politiques. Elle a dénoncé la corruption, se bat fort contre le manque de transparence dans les élections, les fraudes électorales, et appuya l'indépendance du Soudan français.

Aoua Kéita fut la seule femme membre du Bureau politique de l'US-RDA (Union soudanaise-Rassemblement Démocratique Africain), avec Modibo Kéita, dont elle a été Commissaire à l'organisation des femmes. Pionnière de l'Union Africaine⁸, elle a réussi à être la première femme africaine élue députée (1959) à la 1^{re} Assemblée Nationale de la Fédération de Mali –regroupement, comme on le sait, entre le Soudan de Modibo Keita et le Sénégal de Senghor, mais qui se tiendra moins d'un an–, et députée, avec l'indépendance, de la République du Mali en 1960.

Elle a été aussi la seule femme qui a participé dans la rédaction du Code du Mali concernant le mariage et la tutelle, qui s'est adopté en 1962, et a reçu la Médaille d'Or de l'Indépendance du Mali et la distinction de Grand Officier de l'Ordre National du Sénégal.

Et pourtant, à quelle vitesse on oublie ces femmes remarquables, ces grands témoignages des femmes. C'est le regret exprimé d'une façon provocatrice par Angèle

6 Herzberger-Fofana met en relief que, contrairement aux romancières anglophones, l'autobiographie semble être dans ces premières années "le genre le plus prisé des romancières francophones" (2000: 13).

7 Elle a représenté en 1957 "l'Intersyndicat des femmes au Congrès constitutif de l'Union Générale des Travailleurs d'Afrique noire et au 2^e Congrès des Travailleurs du Soudan, à l'issue duquel elle est élue au Bureau des syndicats des travailleurs du Soudan" (Éliou, 1980: 303).

8 Dans *La Voix de l'Afrique noire* ont publié pas mal d'étudiants de la RDA, comme le rappelle Kesteloot (2001: 221)

Bassolé: “Qui se souvient d’Aoua Kéita, militante anti-coloniale de première heure, pionnière politique, première et seule femme député de cette période pré-indépendances?” (Bassolé, 2000⁹).

Nous pourrions dire que *Femme d’Afrique* est une autobiographie politique et par delà même un important document historique, vécu en première personne, autour des conflits et des mutations qui se produisent au Soudan dans le chemin progressif qui conduit de la colonisation à l’indépendance.

Beverly Ormerod et Jean-Marie Volet, dans leur article sur les “Écrits autobiographiques et engagement: le cas des Africaines d’expression française”, insistent à ce propos dans le besoin de réajuster le rôle des femmes dans cette mouvance sociale et politique qui conduisit aux Indépendances (Ormerod & Volet, 1996: 427). Il est aussi l’objectif de la participation de Cécile Dolisanne Ebosse lors du Colloque sur la nécessaire refondation du panafricanisme, en octobre 2000, avec la communication: “La renaissance panafricaine: Les femmes sont-elles silencieuses?” (Dolisanne, 2000: 1-7), en mettant en valeur tout particulièrement le combat panafricain d’Aoua Kéita dans l’Union soudanaise.

Des huit chapitres de l’œuvre de Kéita, sauf dans le premier et une partie du sixième, nous trouvons en grande mesure le témoignage de son engagement politique pendant la période coloniale et des conséquences de celui-ci. Nous assistons au chapitre deux au réveil de sa conscience politique à côté de son mari, le médecin Daouda Diawara; à son adhésion à l’Union soudanaise du RDA dans le chapitre trois. Dans le chapitre quatre nous apprenons les différentes mutations, les mesures disciplinaires subies à cause de son engagement politique. Il faut dire qu’Aoua Kéita renoncera à la citoyenneté française en 1951 et elle devra même abandonner le Soudan. Nous connaissons lors du chapitre cinq son activité professionnelle au Sénégal jusqu’à son retour. Son engagement pour les femmes acquiert de plus en plus une dimension politique. Dans le chapitre six, outre la présentation de ses actions militantes, Kéita nous apprend l’organisation des associations apolitiques des femmes et la campagne électorale de 1955. Cet engagement aboutira à la création et représentation d’un mouvement intersyndical féminin. Elle représentera –comme on a déjà dit– ce mouvement au Congrès constitutif de l’Union générale des travailleurs d’Afrique noire, en janvier 1957, actions qu’elle développe au chapitre sept, et finalement, en suivant le fil des événements, Kéita se centre au dernier chapitre sur le référendum de 1958 et son engagement en tant que membre du comité constitutionnel de la République soudanaise, adjointe au cabinet du Ministère

9 Son nom est pourtant toujours reconnu par le Prix Aoua Kéita que l’APDF (Association pour le progrès et la défense des droits des femmes), créée en 1991, remet chaque année dans le cadre de la Journée panafricaine de la femme, pour mettre en valeur la lutte pour “la promotion et la défense des droits de la femme”. De même, à l’Assemblée nationale malienne, une des salles solennelles a reçu son nom. Précisément, au mois de juillet dernier, la salle Aoua Kéita a abrité –présidée par le président du Parlement malien, Issaka Sidibé– la cérémonie d’ouverture du séminaire parlementaire national d’information sur les objectifs du développement durable et la promotion du genre.

du Travail et des Affaires sociales, sur les élections législatives de 1959 et finalement sur la naissance de la Fédération du Mali à laquelle Aoua Kéïta a tellement contribué.

La critique qu'on lui a adressée le jour des élections législatives de 1959, et qu'elle-même transcrit dans son œuvre, est très révélatrice tout de même de la mentalité d'une bonne partie de la population:

Sors de mon village, femme audacieuse. Il faut que tu sois... affrontée pour essayer de te mesurer aux hommes en acceptant une place d'homme. C'est la faute... des vous dirigeants du RDA qui bafouent les hommes de notre pays en faisant de toi leur égale (Kéïta, 1975: 13).

Évidemment Aoua Kéïta n'était pas le prototype de la véritable condition féminine africaine, elle devenait un grand exemple pour toutes les femmes et elle démontrait, non pas seulement aux femmes mais aussi aux hommes, que d'autres voies étaient désormais possibles pour les femmes africaines.

Aoua Kéïta a été et le sera toujours un grand symbole du féminisme africain. Non pas parce qu'elle nous a offert un bel et bon discours théorique, mais parce que dans son action elle a dignifié la condition de la femme.

Il faut dire que l'autobiographie d'Aoua Kéïta eut vite du succès, et son livre fut largement commenté aussi bien dans les cercles littéraires africains que français (Ormerod & Volet, 12). En 1976 elle obtint de plus le Grand Prix Littéraire d'Afrique noire¹⁰. On ne le rappelle pas trop souvent.

Si l'analphabétisme a été le lourd fardeau qui a freiné le surgissement d'une littérature féminine en Afrique, nous devons dire que l'École Normale de Rufisque, la première dans l'Afrique Occidentale Française¹¹, a eu un rôle fondamental dans l'instruction des femmes et a été la source de beaucoup de talents littéraires tels que Sirah Baldé de Labé (Guinée), Annette Mbaye d'Erneville (Sénégal) ou Mariama Bâ¹², dont nous parlerons par la suite.

Mariama Bâ aura toujours des mots d'affectueuse reconnaissance envers sa directrice et professeure Germaine Le Goff, qui, adepte du métissage culturel, et aimant passionnément la France, avait su –“frontières bannies, races oubliées”– leur faire cultiver l'attachement à

10 Décerné aussi, parmi d'autres, à Birago Diop, Henri Lopes, Aminata Sow-Fall, Mariama Bâ, Ahmadou Kourouma, Calixte Beyala, Ken Bugul, Véronique Tadjo, et, hors concours et pour l'ensemble de son œuvre à Léopold Sédar Senghor, Ousmane Sembene ou Léonora Miano, entre autres.

11 Henri Lopes, entre autres, a montré, comme Pascale Barthélémy le dit (1997: 4), le rôle essentiel de l'école et du modèle européen dans l'acquisition de la confiance en soi, de l'affirmation de soi, en remplaçant la confiance dans le clan.

12 Annette Mbaye d'Erneville, elle-même, affirme que bien des femmes africaines depuis les années soixante ont commencé à écrire des poèmes, des nouvelles, etc., et comme le disent Ormerod et Volet: “il serait intéressant de savoir combien d'anciennes élèves de l'École Normale de Rufisque de la génération d'Anette M'Baye d'Erneville conservent encore dans leurs tiroirs des lettres, des poèmes, des contes ou des nouvelles écrits depuis les années 1940” (1994: 11).

leurs sources, et qui, femme, avait cru en d'autres femmes en propulsant la femme noire au devant de la scène¹³.

“Enracinement et ouverture –proposait déjà Mme Le Goff, directrice de l'École vers les années 40, tel que Mariama Bâ nous fait connaître dans l'entretien réalisé par Alioune Touré Dia, pour la revue *Amina* en 1979–. Enracinement dans nos valeurs traditionnelles propres, dans ce que nous avons de bien et de beau, et ouverture aux autres cultures, à la culture universelle (Touré, 1979: 2¹⁴).

L'École française, loin d'être sentie donc comme une imposition de la colonisation, a été pour ces femmes africaines une libération, une façon décisive de pouvoir sentir autrement et de découvrir leurs possibilités intellectuelles; d'acquérir leur conscience en tant que femmes. Mme Le Goff “la femme blanche qui, la première, a voulu pour nous un destin ‘hors du commun’” et l'École de Rufisque apparaissent explicites, sans pourtant être nommées, dans *Une si longue lettre* de Mariama Bâ (1979: 27-28¹⁵).

Mariama Bâ est née à Dakar en 1929. En perdant trop tôt sa mère, elle sera élevée par sa grand-mère maternelle en milieu musulman. Face à l'opposition de celle-ci, son père réussit à ce qu'elle poursuive ses études dans une école française. Homme instruit, fonctionnaire, maire adjoint de Dakar et, pendant le premier gouvernement sénégalais, sous la loi cadre, premier ministre de la Santé publique et de la Population, il éveilla chez Mariama Bâ le goût pour la lecture, à travers les nombreux livres qu'il lui offrait après ses voyages. Mame Coumba Ndiaye rappelle ce que Mariama Bâ devra à son père quant à la maîtrise de la langue, en l'obligeant à lui faire des résumés oraux de ses lectures en français (Ndiaye, 2007: 33), ce qui en même temps l'aurait aidée dans ses discours postérieurs.

Elle travaillera comme professeure pendant douze ans jusqu'à ce que, pour des questions de santé, elle demande la mutation à l'inspection primaire. Mère de neuf enfants, elle divorcera deux fois¹⁶, et sera membre de différentes associations féminines, dont nous parlerons à la fin de cet article.

13 Mariama Bâ prononcera une allocution en hommage à cette femme en 1976 devant le ministre de l'État, chargé de l'Éducation nationale, qui sera reproduite dans l'essai biographique de sa fille Mame Coumba Ndiaye (2007: 181-185). Quant aux expressions soulignées, p. 184.

14 Tel sera l'objectif de l'enseignement colonial, réaffirmé, comme Pascale Barthélémy le rappelle, par le Gouverneur général de l'AOF : “Rattacher de plus en plus étroitement l'élite indigène à la vie française et lui faire prendre conscience de sa position africaine, l'intéresser à son pays et à sa région, ne sont pas des intentions contradictoires”. Discours du gouverneur général Brévié, session du Conseil de gouvernement, novembre 1932, *Journal officiel de l'Afrique occidentale française*, Gorée, 1932, p. 1045 (Barthélémy, 2009: 843). Quant à la scolarisation et l'instruction dans l'AOF et Mme Le Goff, voir aussi de cette chercheuse, outre l'article cité dans la note 11, son étude: *Femmes, Africaines et diplômées, une élite auxiliaire à l'époque coloniale. Sages-femmes et institutrices en AOF (1918-1957)*, thèse de doctorat d'histoire. Université Paris Diderot-Paris 7, 2004, et “*Nanan du plaisir*, Germaine Le Goff (1891-1986), première directrice de l'École normale de jeunes filles de l'AOF”, in Chanson-Jabeur, C. & O. Goerg (dir.) (2005: 275-300).

15 C'est sur le roman de Bâ en tant que témoignage sur la formation des jeunes femmes africaines dans les années quarante, ainsi que sur l'éducation à l'AOF et Mme Le Goff, que porte l'étude de Pascale Barthélémy (1997), déjà cité.

16 Un de ses maris sera Obèye Diop, avec qui elle vivra plus de vingt ans, et qui deviendra à l'indépendance ministre de l'Information, de la Radiodiffusion et de la Presse.

On a l'habitude de considérer *Une si longue lettre*¹⁷ le premier texte écrit de cette auteure, mais nous ne pouvons pas oublier que son talent d'écrivaine s'est révélé précocement à l'École de Rufisque, ce qui lui valut la publication dans la prestigieuse revue *Esprit* d'un texte de caractère déjà nettement autobiographique: "Enfance à Dakar"¹⁸). Elle avouait dans un entretien:

Ce sont des amitiés (hommes et femmes) qui m'ont poussé à écrire. Quand j'étais à l'École Normale des jeunes filles de Rufisque, mes devoirs étaient jugés très bons. Notre directrice avait montré l'un d'eux au directeur de la revue *Esprit*, qui était venu en visite dans notre école. Ce dernier avait trouvé le texte tellement intéressant qu'il l'avait publié dans la revue. Après, Maurice Genevoix en publia de larges extraits dans un livre. M. Terisse en faisant un Manuel pour les élèves du cours moyen de 2^e année a adapté le texte en le titrant: "Enfance à Dakar" (Touré, 1979: 3-4).

Le livre de Genevoix dont Mariama Bâ parle est *Afrique blanche, Afrique noire*. Les deux textes ont contribué, tel que l'affirme Mame Coumba Ndiaye, "à la révéler au grand public" (Ndiaye, 2007: 41¹⁹).

Il est vrai que les amis l'encourageaient à écrire, surtout Annette Mbaye d'Erneville, écrivaine et journaliste à Radio-Sénégal²⁰, qui avait avancé aux NEA que Bâ allait leur envoyer un manuscrit. Mbaye d'Erneville exprime dans l'interview offert à Pierrette Herzberger-Fofana:

Je suis très fière d'avoir 'marrainée' *Une si Longue Lettre* de Mariama Bâ et le *Baobab fou* de Ken Bugul. J'ai pris l'initiative de les présenter aux Nouvelles Editions Africaines parce que les génies ne se reconnaissent pas eux-mêmes [...] Il a fallu que Birago Diop, qui ne la [Bâ] connaissait pas, dise au cours d'une réunion du comité de rédaction: "Mariama Bâ, c'est une bête de plume"

17 Herzberger-Fofana relève certaines similitudes entre le texte de Bâ et le petit texte de la togolaise cité quant à l'évocation de l'enfance et de l'école, et, tenant compte que les deux ont assisté à la même école de Rufisque, encore qu'avec quelques années de différence, elle tient à penser que Mariama Bâ aurait pu connaître le texte de la togolaise et en être influencée pour ses descriptions. Les allusions au climat heureux de l'enfance ainsi qu'à leur reconnaissance à l'école et à sa directrice seront pourtant des constantes dans l'esprit de toutes les normaliennes.

18 Ce texte, écrit à propos des vers de Chateaubriand: "Combien j'ai douce souvenance / Du joli lieu de ma naissance", commençait avec les mots "Petite patrie". C'est sous le titre "Ma petite patrie" que ce petit texte est publié, comme Pascale Barthélémy le rappelle, dans la revue trimestrielle *Notes africaines, Bulletin d'information et de correspondance de l'Institut français d'Afrique noire*, 35, 1947 (Barthélémy, 2009: 825). Nous remercions Mame Coumba Ndiaye, la fille de Mariama Bâ, d'avoir reproduit ce texte en Annexe dans son œuvre (2007: 187-189).

19 Quant au livre de Genevoix: Paris, Grandvoix, 1949.

20 Elle a été, entre autres, Assistante du chef des centres régionaux d'information au Ministère de l'Information, a contribué à créer la revue féminine *Awa, le magazine de la femme noire*, a été la Présidente de la FAFS (Fédération des Associations féminines du Sénégal), et membre fondateur de l'Association Nationale des Journalistes Sénégalais (Herzberger, 2000: 508). Ormerod et Volet mettent en relief son étude "La situation de la femme écrivain en Afrique" (Ormerod & Volet, 1994: 11).

pour qu'elle-même, Mariama Bâ, ait vraiment confiance en elle. Et pourtant quel talent ! (Herzberger, 2000: 376).

Une si longue lettre, publiée en 1979 dans les Nouvelles Éditions Africaines à Dakar, est déjà un classique de la littérature africaine et fut vite traduit dans plusieurs langues; un texte dont on a fait différentes études universitaires, depuis le long chapitre précurseur qui lui est consacré par Herzberger-Fofana (2000: 53-112²¹). C'est pourquoi nous allons en rappeler simplement l'essentiel et mettre en évidence certains nouveaux aspects, tels, entre autres, la présence de bien d'expressions et d'idées du texte dans des écrits antérieurs de Mariama Bâ, les nouvelles perspectives que favorise l'essai biographique publié par sa fille Mame Coumba Ndiaye, et son engagement féministe au-delà de celui exprimé dans son roman.

Une si longue lettre a obtenu le Prix Noma en 1980 à Francfort pour son témoignage "sur la condition de la femme en Afrique, présentée du point de vue d'une femme musulmane, dans une société en transition" (Herzberger, 2000: 53).

Bâ avouera à Barbara Harrell-Bond sa surprise pour ce prix, étant donné qu'elle n'en connaissait pas l'existence ni le fait que l'œuvre avait été présentée par les NEA. Pour elle ce prix suppose surtout un geste de soutien à la culture de l'Afrique noire (in Harrell-Bond, 1979: 213). Elle pense qu'il est important de publier en Afrique, car publier est aussi un signe de développement, et étant donné, comme elle le dit, que "Books are a weapon, a peaceful weapon, but they are a weapon" (in Harrell-Bond, 1979: 214²²), les traductions permettront que beaucoup de pays écoutent ainsi le cri de ces femmes qui veulent rompre les chaînes (in Harrell-Bond, 1979: 213-4).

Le livre de Mariama Bâ a le mérite de montrer à quel point la religion musulmane fait partie des mœurs, de dénoncer et de mettre en question nombre de tabous concernant l'organisation sociale et la condition de la femme, qui seront plus tard repris par bien des romancières, comme le thème de la polygamie, des castes, du poids de la morale ancienne, des mariages forcés, de l'instruction, de l'éducation sexuelle des jeunes, de l'indépendance de la femme, en définitive la mise en question de l'organisation patriarcale.

Un an après le décernement du Prix Mariama Bâ mourait, ne pouvant pas voir publié son deuxième roman, qui aura définitivement le titre *Le chant écarlate*²³, centré dans les difficultés d'un mariage mixte, biculturel. Sa fille, Mame Coumba Ndiaye, nous a appris que, pendant sa maladie, Mariama Bâ rédigeait un troisième volume, dont nous connaissons peut-être un jour le brouillon. La force d'écrire était son triomphe sur la maladie (Ndiaye, 2007: 104, 107), mais sa carrière littéraire s'est brisée prématurément.

21 "L'œuvre de Mariama Bâ: *Une si longue lettre*. Polygamie et lévirat", étude qui va au-delà de ce que le titre annonce.

22 L'interview se passe en français, servant Olivia Jamin d'interprète, et de traductrice pour la publication.

23 Mariama Bâ avouera à Alioune Touré Dia qu'elle avait bien hésité entre ce titre et *Le tertre abandonné* (Touré, 1979: 6).

Une si longue lettre, tel que son titre le montre explicitement, est un roman épistolaire structuré à travers une longue lettre –non pas 28 comme certains auteurs affirment– que la protagoniste: Ramatoulaye Fall, après la mort de son mari, Modou Fall, écrit à son amie depuis l'enfance Aïssatou Bâ; une vaste lettre qui va se prolonger pendant les quarante jours de claustration que dure le deuil, tel que le dicte la tradition musulmane. Elle évoque au fil des pages –car, comme l'avoue Ramatoulaye “la confidence noie la douleur” (Bâ, 1979: 7)–, et avec un ton poétique et intime, le devenir de ces deux femmes confrontées au conflit entre tradition et modernité, des femmes instruites mais qui se voient délaissées par leurs maris au moment où ils décident d'adopter la polygamie. Pour Mbye Baboucar Cham “One of the distinguishing features of Mariama Ba's language is its poetic majesty which expresses effortlessly the emotions and thoughts of her characters in ways that could come only from the imagination of an accomplished woman artist” (Cham, 1984: 50).

Lors de ce processus épistolaire, où Aïssatou aurait la fonction de narrataire, sont intercalées deux autres lettres, formellement explicites car elles sont en italique dans le roman, celle que Ramatoulaye envoie à Daouda Dieng (Bâ, 1979: 99-100), et celle que Aïssatou aurait adressée en guise d'adieu à son mari Mawdo (Bâ, 1979: 50).

Outre ces deux lettres qui sont insérées dans le roman –des textes dans le texte–, les jeux d'énonciation sont bien plus intéressants au chapitre six. Nous y découvrons que le ‘tu’ correspondant à Aïssatou en tant que destinataire du récit devient soudain le ‘tu’ de Modou Fall pendant trois pages (Bâ, 1979: 24-26). Hasard ou pas, nous trouvons de même une autre présence épistolaire qui peut fonctionner en tant que structure en abyme de l'œuvre même, car la mort de Modou, mari de Ramatoulaye, qui déclenche le récit, se produit par une crise cardiaque subite, tandis qu'il dictait précisément une lettre dans son bureau.

Le texte commence donc *in media res*. Les personnages ne sont pas présentés. En fait nous ne connaissons le nom de la protagoniste qu'à la page 88. Nous découvrirons leurs identités et leur implication avec les autres actants du récit tout au long des réflexions de la lettre, à travers des flash-back continus. Nous entrons ainsi dans les deux noyaux du récit: La situation à laquelle les deux femmes avaient dû se confronter, devant la décision de leurs maris de prendre une co-épouse, et leur réaction différente face à la polygamie. Face à l'autobiographie politique d'Aoua Kéita, le roman de Bâ, comme Mouralis le souligne, se centre donc sur le “quotidien de la femme” (Mouralis, 1994: 24). C'est pourquoi bien des femmes se voient reflétées dans ce roman en même temps intimiste et réaliste.

Dans le cas de notre protagoniste Ramatoulaye, bonne institutrice, bonne épouse, bonne musulmane, ayant une bonne relation avec la famille du mari, Modou, brillant avocat après ses études en France, et syndicaliste engagé, elle apprend, après vingt-cinq ans d'un –apparemment– heureux mariage et douze enfants en commun, avec surprise et humiliation, que son mari vient d'épouser Binetou, la camarade de sa propre fille, qui deviendra à son tour sa co-épouse. Sa fille partagera la même rage, qu'elle exprimera ainsi: “Romps, Maman!,

Chasse cet homme. Il ne nous a pas respectées, ni toi, ni moi” (Bâ, 1979: 60). Modou négligera de plus non seulement sa première épouse mais ses enfants en commun.

L'indignation éclate chez Ramatoulaye, devant la justification –même pas avouée directement– de cette action par un argument religieux, en suivant la tradition musulmane:

Modou te remercie. Il dit que la fatalité décide des êtres et des choses : Dieu lui a destiné une deuxième femme, il n'y peut rien. Il te félicite pour votre quart de siècle de mariage où tu lui as donné tous les bonheurs qu'une femme doit à son mari (Bâ, 1979: 57).

Indignation devant la liberté de l'homme dans la société patriarcale qui institutionnalise la polygamie, indignation devant la jeune Binetou, qui se laisse aimer pour monter dans l'échelle sociale.

Ramatoulaye supportera enfin dans la distance, malgré ses convictions, la relation polygame de son mari. Elle s'écartera fièrement quand-même de la tradition en refusant le futur mariage avec le frère du mari, qui imposait ses droits prioritaires sur elle.

D'autre part, fidèle à ces convictions, elle n'acceptera pas non plus le mariage avec son ami d'enfance, Daouda Dieng, un ancien prétendant, homme droit et honnête, devenu un député d'une forte sensibilité sociale. Dans la lettre de réponse que Ramatoulaye lui envoie, elle exprime ne pas pouvoir fonder un bonheur en devenant elle-même une co-épouse:

Abandonnée hier, par le fait d'une femme, je ne peux allègrement m'introduire entre toi et ta famille.

Tu crois simple le problème polygamique. Ceux qui s'y meuvent connaissent des contraintes, des mensonges, des injustices qui alourdissent leur conscience pour la joie éphémère d'un changement (Bâ, 1979: 100).

Dans le cas d'Aïssatou, Mawdo, son mari, de caractère faible malgré sa formation en tant que médecin, est incapable, apparemment, de s'opposer au choix fait par sa mère, qui réussissait ainsi à détrôner une inférieure. Face à son amour intellectuel pour Aïssatou, il acceptera le “cadeau” –la petite Nabou– de sa mère, qui lui permet à un certain âge, de “changer de saveur”.

Aïssatou, indépendante et forte de caractère refusera de partager son mari et d'accepter l'injustice de la tradition. Elle l'abandonnera en emmenant avec elle leurs enfants. Elle étudiera l'interprétation et réussira à travailler à l'Ambassade du Sénégal aux États-Unis. Elle choisira la rupture, le divorce. “Je me dépouille de ton amour, de ton nom –lui écrira-t-elle-. Vêtue du seul habit de valable de la dignité, je poursuis ma route. Adieu” (Bâ, 1979: 50).

Bien que le respect pour la religion et l'importance accordée à la famille rapproche Mariama Bâ de certaines positions traditionnelles de Ramatoulaye, Bâ, qui divorcera deux fois et sera engagée, comme nous le verrons plus loin, dans bien d'associations de femmes,

aura plutôt la force d'esprit d'Aïssatou. Il n'est peut-être pas sans importance qu'Aïssatou soit nommé dans l'œuvre "la bijoutière", étant donné la passion²⁴ de Mariama Bâ, elle-même, pour la création de bijoux en or.

Les deux œuvres de Bâ offrent différents points de vue de femmes émancipées devant la polygamie, dont l'auteure elle-même avouera: "Une femme n'accepte jamais la polygamie par gaïté de cœur" (in Touré, 1979: 4). Dans *Une si longue lettre*, face à la passivité première de Ramatoulaye, Aïssatou, "pionnière hardie d'une nouvelle vie" laisse vite le passé "écrasé sous son talon" (Bâ, 1979: 53). "Et tu partis –lui lance Ramatoulaye– Tu eus le surprenant courage de t'assumer [...] Et, au lieu de regarder en arrière, tu fixas l'avenir obstinément" (Bâ, 1979: 50). Leurs décisions seront donc bien différentes. C'est précisément sur la question du choix et de responsabilité –notions d'ailleurs nettement existentialistes– aussi bien dans *Une si longue lettre* que dans *Un chant écarlate*, que porte l'étude d'Irène d'Almeida (1986).

Mariama Bâ réussit un récit intimiste sur la condition des femmes dans l'Afrique, et particulièrement le Sénégal, de la deuxième moitié du siècle. C'est l'éveil des femmes situées dans le conflit entre tradition et modernité; c'est la réflexion sur les rapports de genre et une critique profonde de l'organisation patriarcale islamique.

Si la polygamie et la situation des co-épouses était ici et là traitée à travers l'autobiographie personnelle et politique d'Aoua Kéïta, ce sera, chez Mariama Bâ –qui ne l'a pas vécue, comme beaucoup le pensaient, considérant *Une si longue lettre*, comme un livre autobiographique²⁵–, le point central de ses deux textes publiés, et même du troisième, comme sa fille l'avoue (2007: 163²⁶).

Bâ avait déjà fait remarquer ses distances par rapport à l'autobiographie: "J'ai choisi la forme d'une lettre pour donner à l'œuvre un visage humain. Quand on écrit une lettre, on dit je. Ce "je" s'identifie à Ramatoulaye et non à l'auteur" (in Touré, 1979: 4). À l'écrivaine Aminata Maïga Ka –qui préfacera quelques années plus tard l'essai biographique de Mame Coumba Ndiaye–, Bâ avouera: "Je n'ai ni la bonté ni la grandeur d'âme de Ramatoulaye" (in Ormerod & Volet, 1994: 32).

La dénonciation des personnages féminins du livre est pourtant celle de Mariama Bâ. "La lutte pour notre promotion –affirme Mariama Bâ– doit inéluctablement passer par la lutte contre la polygamie". "Une démarche sans alternative –ajoutera Ndiaye–, pour dénoncer, sous cette fausse exigence religieuse, l'entorse qu'on faisait au principe coranique en la matière" (2007: 123).

Si beaucoup ont identifié Ramatoulaye avec Mariama Bâ, Herzberger-Fofana pense à l'identification d'Aïssatou avec Anette Mbaye d'Erneville, que Mariama Bâ avait citée

24 Mame Coumba Ndiaye nous apprend que sa mère se révéla vers les années 70 une grande styliste de bijoux en or (2007: 86, 233).

25 Sa fille démentit aussi l'autobiographie du roman (Ndiaye, 2007: 130-131); l'autobiographie directe, car comme Hélène Cixous le dit souvent –en s'éloignant pourtant du terme– toute écriture est autobiographique.

26 Mariama Bâ écrira de même un article sur la polygamie, qu'elle publiera dans le n° 1 du journal soroptimiste *Bay sa war* et que sa fille reproduit en entier dans l'essai biographique sur sa mère (Ndiaye, 2007: 158-163).

dans la dédicace. Ayant posé cette question lors de l'interview qu'elles entretiennent, Mme d'Erneville exprime:

Non, pas du tout [...] Aïssatou est la somme de plusieurs idées [...] Mariama Bâ a créé des personnages à partir de ses expériences, de la vie de ses amies et de ce qu'elle voyait autour d'elle [...] Si Aïssatou devait être incarnée par quelqu'un, ce serait peut-être son amie Abibatou Niang²⁷, très proche d'elle et sa confidente jusqu'à la fin (in Herzberger-Fofana, 2000: 377).

Chez les deux écrivaines, Kéita et Bâ, les belles-mères, les vieilles femmes et certaines belles-sœurs pourraient être étiquetées comme antiféministes²⁸. Tel est le regard accusateur que porte l'auteur –écrit Mame Coumba Ndiaye, à propos de sa mère– sur cette société féminine qui contribue à l'échec d'autres femmes (2007: 116). Elles font maintenir “les féroces lois antiques”, elles sont “pétrées de morale ancienne” (Bâ, 1979: 48), elles sont les responsables dans l'œuvre –belle-mère d'Aïssatou et, quant à Ramatoulaye, la mère de Binetou– du maintien de la polygamie.

C'est précisément sur la domination des mères traditionnelles, ainsi que sur le refus de l'émancipation, “faute d'avoir confondu émancipation et occidentalisation” (2013: 15²⁹) que porte, entre autres thèmes, l'étude d'Adil ben Mohammed Aziz Lahbabi dans *L'émancipation féminine chez les romancières sénégalaises*. “Que retenir de ces femmes : bilan lourd et négatif –écrira Lahbabi– Dans le roman africain subsaharien, les ‘vieilles’ figures féminines –les femmes traditionnelles– sont le plus souvent destructrices de bonheur et d'harmonie” (Lahbabi, 2013: 35).

Bien que le dialogue scriptural s'établisse entre Ramatoulaye et Aïssatou, d'autres figures féminines sont donc focalisées indirectement, appartenant à trois générations différentes, et à travers lesquelles nous pouvons remarquer aussi bien l'acceptation naturelle que la souffrance, fort souvent muette, d'autant de femmes musulmanes, d'autant de femmes africaines soumises aux traditions patriarcales. C'est ces “voix étranglées, les voix des sœurs opprimées, maintenues dans des moules d'évolution dépassés” –tel que Mariama Bâ les évoque dans son discours–, qu'elle veut représenter lors de son intervention dans l'Hémicycle de l'Assemblée nationale du Sénégal le 25 mars 1979, Journée nationale de la femme sénégalaise, et que sa fille offre en annexe (Ndiaye, 2007: 202).

27 Rappelons qu'Abibatou Niang est la première réceptrice de la dédicace de Mariama Bâ: “A Abibatou Niang, femme de vertu et de rigueur qui partage mes émotions” (1979: 6).

28 Rabia Redouane a écrit un article sur les “Représentations de la mère dans *Une longue lettre* de Mariama Bâ”, *Francofonía*, n° 11 : “Figures de la mère dans la littérature africaine”, Universidad de Cádiz, 2002, pp. 111-124. Odile Cazenave, dans l'œuvre déjà citée, *Femmes rebelles. Naissance d'un nouveau roman africain au féminin*, a fait une bonne étude sur les relations mère - fille dans les écrivaines africaines, mais elle ne traite pas nos deux œuvres.

29 Il s'agit d'un essai sur la représentation littéraire de la quête de l'identité féminine et de l'émancipation de la femme, non seulement chez Mariama Bâ, mais dans Aminata Sow Fall, Ken Bugul et Adja NDèye Bouri NDiaye.

Des trois générations qui se présentent dans le roman, c'est celle de Ramatoulaye-Aissatou, "pionnières de la promotion de la femme africaine" (Bâ, 1979: 26), tel que Bâ les définit dans l'œuvre –et qui est celle de son auteure–, qui s'instaure le plus dans le conflit tradition/modernité dont on a déjà parlé, étant fort conscientes du risque et de la difficulté de briser les traditions.

Je tiens à remarquer que l'expression avait été déjà utilisée par Mariama Bâ dans une lettre datée de 1971: "privilège de notre génération, nous étions les pionnières de la promotion de la femme africaine" (Ndiaye, 2007: 46), lettre que sa fille reproduit dans son livre. Ce ne sera pas la seule expression d'*Une si longue lettre* qui tient d'un texte antérieur, comme nous le remarquerons plus tard.

Il y a tout de même l'espoir. Mariama Bâ le centre dans les nouvelles générations, à travers la relation de la fille de Ramatoulaye, Daba, et de son mari, qui affirme: "Daba est ma femme. Elle n'est pas mon esclave, ni ma servante" (1979: 107³⁰). Comme le dit bien Adil ben Mohamed Aziz Lahbabi, Ramatoulaye, incomplète dans son épanouissement, vivra par procuration certaines phases de la vie de Daba. Elle n'aurait donc pas tout à fait échoué; elle réussissait donc une émancipation par projection. Elle aurait enfin accompli un destin (Lahbabi, 2013: 75, 110).

Espoir encore à travers un personnage masculin: Daouda Dieng, médecin et député à l'Assemblée nationale, homme sensible et bien élevé qui "se battait, chaque fois que la situation l'exigeait, pour plus de justice sociale", qui "invite la femme à s'intéresser davantage au sort de son pays" (Bâ, 1979: 90).

À travers les mots que Ramatoulaye lui adresse, c'est toute l'idéologie de Mariama Bâ qui s'expose directement; à travers ceux de Daouda, c'est l'espoir dans l'homme africain de l'avenir:

Nous avons droit, autant que vous, à l'instruction qui peut être poussée jusqu'à la limite de nos possibilités intellectuelles. Nous avons droit au travail impartialement attribué et justement rémunéré. Le droit de vote est une arme sérieuse. Et voilà que l'on a promulgué le Code de la famille, qui restitue, à la plus humble des femmes, sa dignité combien de fois bafouée (1979: 89) [...] Et je poursuivis: "Quand la société éduquée arrivera-t-elle à se déterminer non en fonction du sexe, mais des critères de valeur?" [...] À qui t'adresses-tu Ramatoulaye? –répondra le député– Tu as les échos de mes interventions à l'Assemblée Nationale où je suis taxé de "féministe". Je ne suis pas d'ailleurs seul à insister pour changer les règles du jeu et lui inoculer un souffle nouveau. La femme ne doit plus être l'accessoire qui orne, l'objet que l'on déplace, la compagne qu'on flatte ou calme avec des promesses. La femme est la racine première, fondamentale de la Nation, où se greffe tout apport, d'où part aussi toute floraison (1979: 90).

30 Jacqueline Nafissatou met en relief que les romans féminins sont une mine de renseignements sur les coutumes de nombreux pays, vus selon une perspective féminine, et que l'œuvre de Bâ "montre comment des coutumes ont perdu [heureusement] leur sens au cours des ans. Ainsi le lévirat" (Nafissatou, 2000: 2-3).

C'est dans ses conversations avec Daouda Dieng que les revendications de Ramatoulaye s'étalent, c'est à travers celles-ci que les positions féministes de Mariama Bâ se révèlent.

Presque vingt ans d'indépendance ! A quand la première femme ministre associée aux décisions qui orientent le devenir de notre pays ? Et cependant le militantisme et la capacité des femmes, leur engagement désintéressé ne sont plus à démontrer. La femme a hissé plus d'un homme au pouvoir [...] Quand la société éduquée arrivera-t-elle à se déterminer non en fonction du sexe, mais des critères de valeur ? (1979: 89-90).

Sa fille, Mame Coumba Ndiaye, nous a fait mieux connaître avec la publication de son essai le féminisme de Mariama Bâ au-delà des témoignages de ses livres, et de la vie de famille qu'elle a parfois choisie:

C'était surtout dans ses prises de position féministes qu'elle exprimait son combat, n'hésitant pas à souligner les inégalités au niveau des chances, des salaires, des carrières, dénonçant la législation sénégalaise sur la brièveté du congé-maternité, incriminant partout la violence, la féminité et "l'innocence" bafouées, la marginalisation des femmes des instances de décisions (Ndiaye, 2007: 59).

L'engagement de Mariama Bâ est tout de même bien plus profond que celui de Ramatoulaye, trop occupée, comme la plupart des femmes de la génération qu'elle représente, dans les affaires domestiques, trop fatiguée physique et moralement pour réagir³¹. C'est le reproche que lui lance Daouda Dieng: "Il faut inciter la femme à s'intéresser davantage au sort de son pays. Même toi qui rouspètes, tu as préféré ton mari, ta classe, les enfants à la chose publique" (Bâ, 1979: 90). Ce sera par contre Daba, l'aînée, qui fera partie d'une association occupée de la promotion de la femme, initiative qu'elle préférera comme militantisme, à celle d'un parti politique. Mariama Bâ choisira de même le militantisme d'association face au militantisme politique. Devant Alioune Touré Dia elle insiste lors de l'interview, entre autres, dans la difficulté pour les femmes de faire concilier encore la responsabilité de la marche du foyer avec des responsabilités extérieures, des responsabilités politiques (1979: 3).

Cette action militante Mariama Bâ l'a engagée surtout à partir de 1968, bien avant donc "d'asseoir sa réputation de femme écrivain". Sa fille rappelle à ce propos:

"l'activisme phénoménal qu'elle déploya pendant cette période à la cause féministe [...] prise dans un ballet perpétuel de réunions, colloques, forums,

31 Les dernières pages du livre surprennent quand-même, trop centrées dans les affaires concernant ses enfants et les risques de la vie "moderne". Les thèmes sur la nouvelle relation mère-fils seront abordés par l'auteure dans l'interview avec l'anthropologue Barbara Harrell-Bond. Mariama Bâ s'inquiète de ce qu'ils ne sont pas aussi respectueux et passifs qu'auparavant, et insiste en même temps dans le décalage progressif entre eux, étant donné que face à l'éducation des enfants, bien des mères n'ont pas encore reçu à cette date-là une instruction (Harrell-Bond, 1979: 209-210).

la collaboration avec les journaux et magazines féministes, les contacts avec des femmes du milieu rural et les problèmes qu’elles rencontraient” (Ndiaye, 2007: 117).

ou ses années au Club Soroptimiste de Dakar, dont elle a été la secrétaire de 1979 à 1981. Dans le “Compte-rendu” que Mariama Bâ présente après ses deux années d’exercice à ce poste, et que sa fille reproduit intégralement dans son essai, nous pouvons lire:

Le Soroptimisme nous apporte beaucoup. Le militantisme féminin est une réalité et mérite notre mobilisation [...] Nous sommes là, mues les unes et les autres par des élans nobles, élans vers nos sœurs moins chanceuses que nous, élan pour aider la libération de la femme, et pour participer, grains de sable, c’est certain, mais grains de sable utiles au sous-développement de notre pays (Ndiaye, 2007: 192).

Mame Coumba Ndiaye nous rappelle encore le rôle de Mariama Bâ dans la FAFS (Fédération des associations féminines du Sénégal) (Ndiaye, 2007: 121) ou sa participation à l’émission télévisée *Kuma* (à Abidjan, en 1979) à laquelle le Ministre ivoirien de la Culture l’avait invitée et où elle illustrait la femme de ses rôles, l’écrivaine et la féministe (Ndiaye, 2007: 118).

Sa fille insiste de même à une date décisive, celle du 25 mars 1979 dont nous avons parlé auparavant, à laquelle Mariama Bâ représenta sur le plan national, devant l’Hémicycle de l’Assemblée nationale, toutes les associations féminines lors de la Journée de la femme sénégalaise (Ndiaye, 2007: 121-122). En présence d’une forte assemblée présidée par le premier ministre –qui a “inauguré, en terre sénégalaise, l’ère de la femme ministre” (Ndiaye, 2007: 206)³²–, elle n’a pas hésité à dénoncer les insuffisances de la politique nationale, en insistant sur le besoin de nouvelles réformes dans le Code de la famille³³, un code si décrié par les hommes et qui défavorise pourtant encore la femme, et dans l’espoir déjà du Secretariat d’État à la condition féminine (Ndiaye, 2007: 201-206).

Pour Mame Ndiaye, le féminisme de sa mère

se voulait d’abord pacifique mais progressiste, proche des réalités et des valeurs. Elle situait l’axe de son action (ici, son rôle d’éducatrice est déterminant) dans la reconversion des mentalités sans laquelle nul changement ne saurait s’opérer, et insistait sur la prise de conscience du féminisme, non seulement de la part

32 Abdou Diouf, premier ministre de Léopold Sédar Senghor, et au soutien de celui-ci, avait encouragé l’entrée au gouvernement de Maïmouna Kâne Touré –qui sera la première femme ministre sous Senghor et sur Diouf–, et de Caroline Faye Diop.

33 Sur les implications du Code de famille, ainsi que sur la situation de la femme dans la famille sénégalaise, et la polygamie, lire l’interview de Harrell-Bond. Mariama Bâ insiste sur le fait que l’homme doit savoir abandonner ses privilèges, qu’il doit considérer autrement la femme. Elle fait remarquer l’importance de l’assistance des hommes aux débats des associations féminines, débats ouverts à tous, car la confrontation des opinions est toujours enrichissante (Harrell-Bond, 1979: 212).

des hommes, mais surtout des autres femmes dans une volonté de solidarité à tous les niveaux (Ndiaye, 2007: 122).

Les écrivaines ont beaucoup à faire dans le chemin de l'émancipation des femmes. Mariama Bâ en est bien consciente, et dans une interview qu'elle aurait accordée, selon Lahbabi, à l'occasion de la réception du prix Noma, elle déclare : "Notre rôle, nous autres femmes romancières, est d'aider à l'émancipation de nos sœurs" (Lahbabi, 2013: 142³⁴). Il faut rappeler que Mariama Bâ a dédié son roman, entre autres, "À toutes les femmes et aux hommes de bonne volonté" (1979: 6).

Dans un article consacré à "La fonction politique des littératures africaines écrites", Mariama Bâ se plaignait de l'absence des femmes écrivains en Afrique noire.

Dans toutes les cultures –dira-t-elle– la femme qui proteste est dévalorisée. Si la parole qui s'envole marginalise la femme, comment jugera-t-on celle qui ose fixer pour l'éternité sa pensée?
C'est dire la réticence des femmes à devenir écrivain. Leur représentation dans la littérature africaine est presque nulle. Et pourtant, comme elles ont à dire et à écrire! (1981: 6³⁵).

De nombreux noms nous viennent en mémoire: Annie Leclerc, Hélène Cixous. Vers la même époque bien des féministes françaises lançaient le même message en invitant la femme à prendre la parole, en invitant la femme à l'écriture.

C'est pourquoi elle affirme dans les dernières pages du livre –citation que nous avons offerte comme épigraphe dans cet article–: "Mon cœur est en fête chaque fois qu'une femme émerge de l'ombre. Je sais mouvant le terrain des acquis, difficile la survie des conquêtes: les contraintes sociales bousculent toujours et l'égoïsme mâle résiste" (Bâ, 1979: 129).

Nous devons faire remarquer que, de nouveau, Mariama Bâ fait appel à des écrits antérieurs dont elle puise certaines expressions. Dans la lettre de 1971 que nous avons citée auparavant, Bâ avait écrit: "Une poignée de femmes commençait à sortir de l'ombre à la conquête de leur dignité" (Ndiaye, 2007: 45). L'accès aux documents privés –Ndiaye fera allusion en outre à des notes autobiographiques–, entre autres ceux que Mame Coumba Ndiaye nous permet de connaître dans son livre, devient ainsi une source fondamentale pour une critique génétique du texte et montre à quel point la pensée exprimée par Mariama Bâ dans la lettre, et même ses mots, sont à l'origine de d'autres fragments de son œuvre³⁶. La

34 Étant donné que le Prix Noma lui avait été accordé en 1980, et que Lahbabi date la publication de l'interview de 1979 dans le quotidien *Le Soleil*, de Dakar, cette interview se serait donnée en tout cas à l'occasion de la publication du livre.

35 Cet article, publié au Québec en 1981, possède une première version, que sa fille nous permet de connaître dans les annexes: "Intervention de Mariama Bâ à la 32^e Foire du livre de Francfort (1980) sur La fonction politique des littératures africaines écrites" (Ndiaye, 2007: 207-211).

36 Mame Coumba Diaye commente qu'après le discours de Bâ à l'Assemblée du Sénégal, certains pensaient à l'intervention dans la rédaction de son mari, journaliste réputé. Ce sentiment d'injustice aurait fait qu'elle écrive: "Chaque fois qu'une femme sort de l'ombre, les vieilles croyances renaissent, l'égoïsme mâle émerge,

lettre témoigne aussi de l'espoir dans l'alliance entre les valeurs de l'ordre ancien et l'idéal de liberté, ainsi que des difficultés, encore dans le rang des intellectuels, leurs compagnons, d'accepter totalement l'égalité et l'émancipation féminine, ce qui nourrit l'esprit du livre.

Je finirai par des mots de Mariama Bâ, lancés dans "La fonction politique des littératures africaines écrites", déjà cité:

C'est à nous, femmes, de prendre notre destin en mains pour bouleverser l'ordre établi à notre détriment et ne point le subir. Nous devons user comme les hommes de cette arme, pacifique certes mais sûre, qu'est l'écriture (1981: 7).

Références bibliographiques

- BÂ, Mariama. 1947. "Ma petite patrie", in *Notes africaines, Bulletin d'information et de correspondance de l'Institut français d'Afrique noire*, n° 35. Même texte, précédemment: "Enfance à Dakar", *Esprit*.
- BÂ, Mariama. 1979. *Une si longue lettre*, Dakar-Abidjan-Lomé, Les Nouvelles Éditions Africaines.
- BÂ, Mariama. 1981. "La fonction politique des littératures africaines écrites" (Communication in extenso au symposium sur "La fonction des littératures modernes d'Afrique noire", Francfort, 4-6 oct. 1980), in *Écriture française dans le monde*, n° 5, vol. 3, Sherbrooke, Québec, 3-7. Première version, publiée en Annexe: "Intervention de Mariama Bâ à la 32^e Foire du livre de Francfort (1980) sur La fonction politique des littératures africaines écrites", in NDIAYE, Mame Coumba. 2007. *Mariama Bâ, ou les allées d'un destin*, Dakar, N.E.A.S. (Nouvelles Éditions Africaines du Sénégal), 207-211.
- Bâ, Mariama. 1981. *Un chant écarlate*, Dakar-Abidjan-Lomé, Les Nouvelles Éditions Africaines.
- BÂ, Mariama. 2007. "Discours dans l'Hémicycle de l'Assemblée nationale du Sénégal, dans la Journée nationale de la femme sénégalaise", 25 mars 1979, in NDIAYE, Mame Coumba. *Mariama Bâ, ou les allées d'un destin*, Dakar, N.E.A.S. (Nouvelles Éditions Africaines du Sénégal), 201-206.
- BARTHÉLÉMY, Pascale. 1997. "La formation des institutrices africaines en A.O.F.: pour une lecture historique du roman de Mariama Bâ, *Une si longue lettre*" in *Clio*, n° 6: "Femmes d'Afrique", 1-9.
- BARTHÉLÉMY, Pascale. 2004. *Femmes, Africaines et diplômées, une élite auxiliaire à l'époque coloniale. Sages-femmes et institutrices en AOF (1918-1957)*, Thèse de doctorat d'histoire. Université Paris Diderot-Paris 7.
- BARTHÉLÉMY, Pascale. 2005. "Nanan du plaisir, Germaine Le Goff (1891-1986), première directrice de l'École normale de jeunes filles de l'AOF", in CHANSON-JABEUR, C. & O. GOERG (dir.), "Mama Africa". *Hommage à Catherine Coquery-Vidrovitch*. Paris, L'Harmattan, 275-300.
- BARTHÉLÉMY, Pascale. 2009. "Je suis une Africaine... j'ai vingt ans". Écrits féminins et modernité en Afrique occidentale française (c. 1940-c. 1950)" in *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 4, 825-852.
- BASSOLÉ, Angèle. 2000. "Les mémoires absentes! Femmes, Afrique, parole et écriture" in

le scepticisme pointe" (Ndiaye, 2007: 122), phrase en tout cas bien postérieure à celle de la lettre, et qui s'avère être, tout de même, une version différente de celle du livre.

Quant à la vaste correspondance échangée entre Mariama Bâ et sa fille Mame Coumba Ndiaye, elle est due à l'éloignement de cette dernière, interne à l'École Normale de Jeunes Filles à Thies et, de 1974 à 1978, pour des études supérieures à Paris (Ndiaye, 2007: 216).

- Mots pluriels*, n° 13, avril, [consulté le 18/09/2017] <<http://motspluriels.arts.uwa.edu.au/MP1300anb.html>>
- BORGOMANO, Madeleine. 1989. *Voix et Visages de femmes dans les livres écrits par des femmes en Afrique francophone*, Abidjan, CEDA (Centre d'Édition et de diffusion africaines).
- CAZENAVE, Odile. 1996. *Femmes rebelles. Naissance d'un nouveau roman africain au féminin*. Paris, L'Harmattan.
- CHAM, Mbye Baboucar. 1984. "The female condition in Africa: A literary exploration by Mariama Bâ" in *A current bibliography on African affairs*, vol. 17, n° 1 (1984-85), 29-51.
- CHEVRIER, Jacques. 2011. *La littérature nègre*, Paris, Armand Colin.
- COUMBA NDIAYE, Mame. 2007. *Mariama Bâ, ou les allées d'un destin*, Dakar, N.E.A.S. (Nouvelles Éditions Africaines du Sénégal).
- D'ALMEIDA, Irène Assiba. 1986. "The concept of Choice in Mariama Bâ's Fiction", in DAVIES, Carole Boyce & Anne Adams GRAVES (éds.), *Ngambika. Studies of Women in African Literature*. New Jersey, Africa World Press, 161-170.
- DOLISANTE EBOSSE, Cécile. 2000. "La renaissance panafricaine: Les femmes sont-elles silencieuses?", Colloque sur la nécessaire refondation du panafricanisme, octobre, 1-7, [consulté le 16/09/2017] <http://www.grila.org/cecile2_body.htm>
- ÉLIOU, Marie. 1980. "In Memoriam: Aoua Kéita, une 'Femme d'Afrique'", in *Présence Africaine*, 4, n° 116, 302-305.
- HARRELL-BOND, Barbara. 1980. "Mariama Bâ. Winner of the first Noma Award for Publishing in Africa for her novel *Une si longue lettre*". Interview with Mariama Bâ in *The African Book Publishing Record*, 6.3-4, 209-214.
- HERZBERGER-FOFANA, Pierrette. 2000. *Littérature féminine francophone d'Afrique noire*. Suivi d'un dictionnaire des romancières, Paris, L'Harmattan, 2000.
- KANE, Mohamadou. 1980. "Le féminisme dans le roman africain de langue française" in *Annales de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Dakar*, n° 10, 141-200.
- KÉITA, Aoua. 1975. *Femme d'Afrique. La vie d'Aoua Kéita racontée par elle-même*. Paris, Présence Africaine.
- KESTELOOT, Lilyan. 2001. *Histoire de la littérature négro-africaine*. Paris, Karthala, 2001.
- LAHBABI, Adil ben Mohammed Aziz. 2013. *L'émancipation féminine chez les romancières sénégalaises*. Rabat, Université Mohammed V-Souissi / Publications de l'Institut des Études Africaines Rabat, Série Littérature et Philosophie, n° 3.
- MOURALIS, Bernard. 1994. "Une parole autre, Aoua Kéita, Mariama Bâ et Awa Thiam", *Nouvelles Écritures féminines. Notre Librairie*, n° 117, avril-juin, 21-27.
- NAFISSATOU SECK, Jacqueline. 2000. "Pierrette Herzberger-Fofana. *Littérature Féminine francophone d'Afrique noire*" in *Afrique Souveraine*, 2-9 [consulté le 21/09/2017] <http://senpoetes.homestead.com/files/PDS_Roman_Fofana.htm>.
- NDIAYE, Mame Coumba. 2007. *Mariama Bâ, ou les allées d'un destin: essai*. Dakar, Nouvelles Éditions africaines du Sénégal.
- ORMEROD, Beverley & Jean-Marie VOLET. 1994. *Romancières africaines d'expression française. Le sud du Sahara*. Paris, L'Harmattan.
- ORMEROD, Beverley & Jean-Marie VOLET. 1996. "Écrits autobiographiques et engagement: le cas des Africaines d'expression française" in *The French Review*, vol. 69, n° 3, February, 426-444.
- REDOUANE, Rabia. 2002. "Représentations de la mère dans *Une si longue lettre* de Mariama Bâ" in *Francofonía*, n° 11: "Figures de la mère dans la littérature africaine", Universidad de Cádiz, 111-124.
- TOURÉ DIA, Alioune. 1979. "Succès littéraire de Mariama Bâ pour son livre *Une si longue lettre*". Interview à M. Bâ in "Les interviews d'AMINA", Lire les femmes écrivains et les littératures africaines, novembre, 1-6 [consulté le 22/09/2017] <<http://aflit.arts.uwa.edu.au/AMINABaLettre.html>>.